L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
BUREAU, No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 23 NOVEMBRE 1884.

LA CHARGE DE SEDAN.

Le récent livre du général Lebrun, *Bataille Sedan*, a réveillé l'ancienne polémique : la charge de Sedan, dans la journée du 31 août 1870, a-t-elle été conduite par le général de Galliffet ? Et naturellement, pendant que les uns disentaient cette question comme il convient de discuter une question d'histoire, c'est-à-dire en faisant appel aux souvenirs des témoins oculaires, en consultant les récits, lettres ou rapports, publiés au lendemain de la bataille, d'autres n'apportaient dans cette controverse que des jalousies de métier, des rancunes personnelles ou des haines de faction. Imaginer une argumentation plus pitoyable que celle de ces derniers ne paraît guère difficile. Parce que Dumouriez a trahi, en 1793, la patrie et la République, s'ensuit il qu'il ne soit pas le vainqueur de Jemmapes et de Valmy ? Parce que Bonaparte est l'auteur du crime de Brumaire, en est-il moins le glorieux vainqueur de Rivoli et d'Arcole ? Quand on se mêle de traiter un sujet historique, c'est le seul fait, *nudum factum*, le fait entêté, *the stubborn fact*, qu'il faut considérer, abstraction faite de l'estime ou de l'antipathie que telle ou telle personnalité vous inspire. Vous posez cette question : Qui a conduit la charge du 31 août ? Je dois ignorer, — si c'est vraiment la seule vérité historique dont je me préoccupe, ce que M. le général de Galiffet ou M. le prince de Bauffremont ont fait avant ou depuis le 31 août 1870. Quel qu'il ait été, avant ou depuis cette date, traitement mémorable, la conduite de l'un ou l'autre de ces officiers, cela ne change rien, évidemment, à ce qui s'est passé le 31 août 1870, entre une heure et trois heures de l'après-midi, au cartéraire d'Illy. Cette vérité de La Palice est cependant une vérité très méconnue.

On connaît les données générales de la question. Le 31 août, un peu après une heure, "criblée d'obus par les batteries prussiennes, dit le rapport de l'état-major général allemand (p. 1173 de la traduction française) et de plus en plus pressée par l'infanterie en marche de l'ouest et du nord, l'aile gauche du 7e corps avait commencé à se montrer ébranlée. Le général Douay ayant dû disposer de toutes ses réserves d'infanterie, c'était encore un détachement de cavalerie qu'il fallait faire appel pour rétablir le combat. Le général Margueritte débouche du bois de la Garenne avec ses cinq régiments de cavalerie légère, auxquels s'était jointe la brigade de lanciers Savaresse, du 12e corps, et plusieurs escadrons de cuirassiers de la division Bonnemain. Ces masses commencaient à traverser le plateau dans la direction de l'ouest et ne s'étaient pas encore ébranlées pour charger, quand le général Margueritte, qui avait gagné une dizaine de pas, reconnaître le terrain sur lequel il allait agir, est mortellement frappé d'une balle ...." Quel est l'officier qui prend alors la direction de la charge ?

Le général Lebrun dans son livre *Bataille-Sedan*, le prince de Bauffremont dans une série de lettres, dont les deux dernières ont paru dans le *Journal des Débats* d'hier matin, M. Louis Lopin dans une brochure et dans divers articles publiés par des journaux intransigeants, déclarent que cet officier n'est pas le général de Galliffet.

Le général Douay, d'autre part, dans son récit de la campagne de Sedan et dans une lettre, du 3 avril 1880, à M. de Bauffremont ; le colonel Faverot, le commandant Révérony, presque tous les historiens militaires, et civils de la campagne d'août 1870, affirment sans hésiter que cet officier est M. le général de Galliffet.

Nous ne prétendons pas, aujourd'hui du moins, refaire à notre tour le récit de cette terrible et cruelle journée. Nous voulons seulement, dans ce débat qui paraît s'égarer, apporter un plus exact témoignage, rappeler deux témoignages dont l'importance nous paraît décisive.

Le premier est celui du maréchal de Moltke, dans le rapport de grand état-major prussien. On lit, en effet, dans ce rapport, à la suite des lignes que nous avons citées plus haut, le passage suivant : "Le général de Galliffet prend le commandement, se met à la tête de la division et la lance sur l'infanterie prussienne; deux une partie, déployée en tirailleurs, venait d'atteindre la crête du plateau, tandis qu'elle traversait une grande partie du chemin le long des escarpements de la pente. Les masses de la cavalerie française entamant la charge, déjà ébranlée par l'effet du tir soutenu des batteries prussiennes dans leur flanc et des conditions très défavorables du terrain. Les escadrons, quoique très épuisés et sans cohésion entre eux, poussent cependant, avec une grande intrépidité, jusque sur les baïonnettes de l'infanterie qui se rencontre sur leur passage. Celle-ci reçoit ce choc impétueux de pied ferme et déployée, parvient où elle trouve à se couvrir d'une haie ou d'un fossé; et seulement sur les points entièrement dépourvus d'abris ou lorsque la cavalerie les aborde simultanément dans plusieurs directions, que les lignes de tirailleurs se palatonnent en groupes pour faire tête à l'ennemi." (Page 1174 de la traduction française E. Costa de Serda.)

Voilà le témoignage, assurément peu suspect, de l'ennemi.

Voici maintenant le témoignage du fils du général Margueritte, M. Paul Margueritte, dans son très beau livre : *Mes parents* (1 volume, chez Schmidt, rue Perronet.) Nous reproduisons *in extenso* cet émouvant récit :

"Le général Margueritte, mon père, venait d'être nommé général de division. Le même ordre nommait M. Galliffet général de brigade. On avait félicité mon père de son nouveau grade. Il dit : *Pourvu que gens qui pensent à cela. Je voudrais pouvoir dormir.* Il dormit, la veille de la bataille, sur le plateau. Les divisions lentement se couvraient d'Allemands. Et le cercle de feu se resserrait en prévision du lendemain. Mon père dormit le dernier, cette nuit, le général de Galliffet, près de lui, roulée dans le même manteau. Sommeil trouble, on peut-être lourd comme un sommeil de soldat. Il étaient vieux compagnons d'armes. M. de Galliffet avait servi sous mon père grade à grade. Maintenant il dormait à côté de lui, soldat d'héroïque valeur et d'intense énergie, comme s'il eût été prévu, chose étrange, comme qu'il dût le remplacer demain, comme si le destin eût doublé mon glorieux père par un égal, afin que cet autre, quand mon père tombe, prît sa place; comme si le général Margueritte, hors de combat, ne présidérait pas moins à la bataille, puisqu'un autre, tout semblable à lui, le général de Galliffet, se dressera sur ses étriers et commandera la charge. Sommeil lourd on agité, ils dormirent côte à côte, ces deux saints. Tous deux s'aimaient et s'estimaient. Beaucoup, plus intimes, ont oublié mon père. Le général de Galliffet s'est souvenu.

"Le jour venu, le maréchal MacMahon livre bataille. Le général de Wimpffen en accepte l'héritage, malgré la lenteur du général Ducrot de concentrer l'armée sur le plateau d'Illy et de battre en retraite sur Mézières. Ici je laisse la place au récit inédit d'une simplicité cruelle, écrit après la mort de ceux pris par Révérony, son fidèle officier d'ordonnance :

"La division Margueritte avait campé la nuit du 31 août au 1er septembre près d'un petit village appelé Vaux, situé à trois kilomètres environ et au nord de Sedan. Pendant la nuit nous entendîmes quelques coups de fusil; au point du jour, la fusillade devint plus vive, et bientôt on entendit gronder le canon de l'autre côté de la Meuse, sur la rive gauche. Le général m'envoya demander des ordres au maréchal de Mac-Mahon, qui se trouvait de l'autre côté de Sedan. Je parcourus toute la ligne de nos troupes, placées sur la rive droite, et ne pus trouver le maréchal, qui, en effet, venait d'être blessé et avait été rapporté à Sedan, laissant le commandement à M. le général Ducrot. Je revins trouver le général Margueritte, qui se trouvait avec sa division, non loin de Vaux, dans la direction de Givonne. Les projectiles commençaient à arriver sur notre division, et le général venait de la former en échelons pour charger en avant de nous dans la direction de Givonne, lorsque nous vîmes sortir des bois se trouvant devant nous un officier de Belgique tout un corps d'armée prussien qui fusillait ses batteries et tira sur nous. Le général fit faire demi-tour à la division et chargea en tête des 1er et 2e chasseurs d'Afrique sur de l'infanterie qui se trouvait en avant des batteries. Les régiments se reformèrent; il était environ dix heures du matin. C'est à ce moment que le général Tillard fut enlevé ainsi que son aide de camp par le même obus.

"Le général nous fit faire différents mouvements vers notre gauche pour nous soustraire autant que possible au feu des batteries qui nous écrasaient en avant et en arrière de nous. Vers deux heures, il fit arrêter la division derrière un mamelon, au sud du village de Floing; il continua à s'avancer de sa personne dans la direction de l'ennemi. En arrivant sur la crête d'un léger mouvement de terrain, nous fûmes assaillis par une grêle de balles et nous vîmes les Prussiens s'avançant rapidement et en groupes serrés sur la pente au sommet de laquelle nous nous trouvions. Le général arrêta son cheval et le fit tourner à droite, offrant par conséquent le côté gauche à l'ennemi. Je me trouvais à sa gauche et tout près de lui, lorsque tout d'un coup je le vis tomber violemment la face contre terre ; je sautais à terre et le prit dans mes bras ; je vis qu'il avait la figure pleine de sang : il ne pouvait pas parler, mais il ne perdit pas connaissance. Je le mis d'abord à genoux, puis il put se mettre debout. Je le pris par le bras droit et saisis de la main droite les rênes des deux chevaux, qui n'avaient pas bougé, et nous nous retirâmes assez péniblement de la sorte, assaillis par une grêle de balles tirées de très près, car les Prussiens avançaient rapidement derrière nous et tiraient sur nous comme sur une cible. Je ne puis m'expliquer comment aucune balle ne nous toucha.

"Tout cela se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter; craignant que la marche ne fatiguât et n'affaiblît encore le général, je lui demandai s'il ne pourrait pas monter à cheval : il me signe que oui. Le général put ainsi marcher au pas, soutenu par moi. Nous étions toujours sous le feu de l'ennemi. Nous arrivâmes à hauteur de la division qui était arrêtée. Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus alors témoin ; dès que l'on eut reconnu le général, la consternation se peignit sur tous les visages, chacun sentant ce qu'il perdait en perdant son chef bien-aimé ; tous les fronts s'inclinèrent, les sabres se baissèrent respectueusement, et un cri s'échappa de toutes les poitrines : Vive le général! vengeons-le ! Il était beau, madame, de voir cet enthousiasme sous le feu de l'ennemi. Le général fit un geste de remerciement avec la tête, et il eut encore la force d'indiquer la direction de l'ennemi avec le bras gauche et en s'efforçant de crier : "En avant ! " Les régiments firent une nouvelle charge qui fut meurtrière, et ces mots : " Vive le général! vengeons-le ! " furent les derniers que prononcèrent beaucoup de ces intrépides officiers et de ces vaillants soldats.

"A quoi bon parler de cette charge héroïque, où s'illustrèrent, comme s'ils avaient besoin de gloire, le général de Galliffet et les chasseurs d'Afrique ?

"J'aperçus une maison entourée d'un jardin où l'on portait les blessés. Cette maison était très exposée aux projectiles et comme, d'ailleurs, elle était très-rapprochée de l'ennemi, j'eus peur que le général n'y fût fait prisonnier ; aussi, je lui dis qu'il valait mieux aller à Sedan, qui était qu'à un kilomètre ou deux. Le général nous fit signe que oui; seulement, il mit pied à terre et nous lavâmes sa blessure avec de l'eau fraîche. Le général remonta à cheval, et nous nous dirigeâmes sur Sedan. J'appelai de toutes mes forces le portier consigne, qui ne voulait pas ouvrir. Je lui criai que c'était pour un général de division blessé. Enfin il monta sur le parapet et, s'étant assuré lui-même du fait, il se décida à baisser le pont-levis ; nous pûmes donc entrer dans Sedan. J'allai avec le général à l'ambulance de la citadelle ; il n'y avait plus de place. Il y avait des ambulances dans la ville; mais, craignant de ne plus y trouver de place et redoutant la fatigue pour le général, je me rappelai que l'empereur était descendu à la sous-préfecture. Je pensai qu'il devait y avoir de la place et je me dirigeai de ce côté. En y arrivant, j'aperçus l'empereur sur le perron. Sans quitter le général, que je soutenais sur son cheval, je lui dis : " Sire, je viens vous demander l'hospitalité pour le général Margueritte, qui est grièvement blessé. — Vous faites bien, " me répondit-il, et il donna l'ordre qu'on préparât une chambre pour le général.

"La balle avait pénétré par la joue gauche et était ressortie par la joue droite, ayant une direction un peu oblique de bas en haut ; aussi la plaie de la joue gauche était plus large que celle de la joue droite. La balle avait atteint le palais, déraciné quelques grosses dents et coupé une partie de la langue.

"Au bout d'un moment, l'empereur vint voir le général ; il lui serra la main, lui dit qu'il était peiné de le voir blessé, mais qu'il espérait bien que sa blessure serait sans gravité. Le général écrivit au crayon, sur une feuille de papier que je lui présentai : *Sire, je vous remercie ; moi ce n'est rien ; mais que ce devenir l'armée que vu devenir la France ?*

"Le général Margueritte, Sedan investi, venait à tout prix en sortir. Des amis, les Doyen, lui offrirent une propriété à eux, le château de Saint-Albert, quand, au dernier moment, on apprit que le roi de Prusse en avait fait son quartier-général. Le général pensa alors à Beaurating, en Belgique : le duc d'Ossuna donnait, apprit-il, l'hospitalité aux officiers français blessés. Le 4, on quitta Sedan. Triste voyage avec la vue d'un coin du champ de bataille et des cadavres non enterrés.

"A Bouillon, à Bièvre, les officiers belges s'empressèrent de venir offrir leurs hommages et leur sympathie au général. A Bièvre, le général Deas vint le saluer. Je me souviens qu'en quittant le général, il lui baisa respectueusement la main. Le 5, la route continua péniblement ; le général était fatigué et très faible. On arriva à Beaurating ; le duc et la duchesse absents, avaient donné l'ordre que l'on mît le château à la disposition des blessés.

"Le 6, la santé du général baissa. Le 7, il mourut.

Il nous paraît superflu d'insister sur ces phrases, que le lecteur le moins prévenu aura remarquées de lui-même : " Le même ordre nommait M. de Galliffet général de brigade. Maintenant il dormait à côté de lui, soldat d'héroïque valeur et d'intense énergie, comme s'il eût été prévu, chose étrange, comme qu'il dût le remplacer demain, comme si le destin eût doublé mon glorieux père par un égal, afin que cet autre, quand mon père tombe, prît sa place ; comme si le général Margueritte, hors de combat, ne présiderait pas moins à la bataille, puisqu'un autre, tout semblable à lui, le général de Galliffet, se dressera sur ses étriers et commandera la charge. Sommeil lourd on agité, ils dormirent côte à côte, ces deux saints. Tous deux s'aimaient et s'estimaient. Beaucoup, plus intimes, ont oublié mon père. Le général de Galliffet s'est souvenu.

"Le jour venu, le maréchal MacMahon livre bataille. Le général de Wimpffen en accepte l'héritage, malgré la lenteur du général Ducrot de concentrer l'armée sur le plateau d'Illy et de battre en retraite sur Mézières. Ici je laisse la place au récit inédit d'une simplicité cruelle, écrit après la mort de ceux pris par Révérony, son fidèle officier d'ordonnance :

"La division Margueritte avait campé la nuit du 31 août au 1er septembre près d'un petit village appelé Vaux, situé à trois kilomètres environ et au nord de Sedan. Pendant la nuit nous entendîmes quelques coups de fusil; au point du jour, la fusillade devint plus vive, et bientôt on entendit gronder le canon de l'autre côté de la Meuse, sur la rive gauche. Le général m'envoya demander des ordres au maréchal de Mac-Mahon, qui se trouvait de l'autre côté de Sedan. Je parcourus toute la ligne de nos troupes, placées sur la rive droite, et ne pus trouver le maréchal, qui, en effet, venait d'être blessé et avait été rapporté à Sedan, laissant le commandement à M. le général Ducrot. Je revins trouver le général Margueritte, qui se trouvait avec sa division, non loin de Vaux, dans la direction de Givonne. Les projectiles commençaient à arriver sur notre division, et le général venait de la former en échelons pour charger en avant de nous dans la direction de Givonne, lorsque nous vîmes sortir des bois se trouvant devant nous un officier de Belgique tout un corps d'armée prussien qui fusillait ses batteries et tira sur nous. Le général fit faire demi-tour à la division et chargea en tête des 1er et 2e chasseurs d'Afrique sur de l'infanterie qui se trouvait en avant des batteries. Les régiments se reformèrent; il était environ dix heures du matin. C'est à ce moment que le général Tillard fut enlevé ainsi que son aide de camp par le même obus.

"Le général nous fit faire différents mouvements vers notre gauche pour nous soustraire autant que possible au feu des batteries qui nous écrasaient en avant et en arrière de nous. Vers deux heures, il fit arrêter la division derrière un mamelon, au sud du village de Floing; il continua à s'avancer de sa personne dans la direction de l'ennemi. En arrivant sur la crête d'un léger mouvement de terrain, nous fûmes assaillis par une grêle de balles et nous vîmes les Prussiens s'avançant rapidement et en groupes serrés sur la pente au sommet de laquelle nous nous trouvions. Le général arrêta son cheval et le fit tourner à droite, offrant par conséquent le côté gauche à l'ennemi. Je me trouvais à sa gauche et tout près de lui, lorsque tout d'un coup je le vis tomber violemment la face contre terre ; je sautais à terre et le prit dans mes bras ; je vis qu'il avait la figure pleine de sang : il ne pouvait pas parler, mais il ne perdit pas connaissance. Je le mis d'abord à genoux, puis il put se mettre debout. Je le pris par le bras droit et saisis de la main droite les rênes des deux chevaux, qui n'avaient pas bougé, et nous nous retirâmes assez péniblement de la sorte, assaillis par une grêle de balles tirées de très près, car les Prussiens avançaient rapidement derrière nous et tiraient sur nous comme sur une cible. Je ne puis m'expliquer comment aucune balle ne nous toucha.

"Tout cela se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter; craignant que la marche ne fatiguât et n'affaiblît encore le général, je lui demandai s'il ne pourrait pas monter à cheval : il me signe que oui. Le général put ainsi marcher au pas, soutenu par moi. Nous étions toujours sous le feu de l'ennemi. Nous arrivâmes à hauteur de la division qui était arrêtée. Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus alors témoin ; dès que l'on eut reconnu le général, la consternation se peignit sur tous les visages, chacun sentant ce qu'il perdait en perdant son chef bien-aimé ; tous les fronts s'inclinèrent, les sabres se baissèrent respectueusement, et un cri s'échappa de toutes les poitrines : Vive le général! vengeons-le ! " Il était beau, madame, de voir cet enthousiasme sous le feu de l'ennemi. Le général fit un geste de remerciement avec la tête, et il eut encore la force d'indiquer la direction de l'ennemi avec le bras gauche et en s'efforçant de crier : " En avant ! " Les régiments firent une nouvelle charge qui fut meurtrière, et ces mots : " Vive le général! vengeons-le ! " furent les derniers que prononcèrent beaucoup de ces intrépides officiers et de ces vaillants soldats.

"A quoi bon parler de cette charge héroïque, où s'illustrèrent, comme s'ils avaient besoin de gloire, le général de Galliffet et les chasseurs d'Afrique ?

"J'aperçus une maison entourée d'un jardin où l'on portait les blessés. Cette maison était très exposée aux projectiles et comme, d'ailleurs, elle était très-rapprochée de l'ennemi, j'eus peur que le général n'y fût fait prisonnier ; aussi, je lui dis qu'il valait mieux aller à Sedan, qui était qu'à un kilomètre ou deux. Le général nous fit signe que oui; seulement, il mit pied à terre et nous lavâmes sa blessure avec de l'eau fraîche. Le général remonta à cheval, et nous nous dirigeâmes sur Sedan. J'appelai de toutes mes forces le portier consigne, qui ne voulait pas ouvrir. Je lui criai que c'était pour un général de division blessé. Enfin il monta sur le parapet et, s'étant assuré lui-même du fait, il se décida à baisser le pont-levis ; nous pûmes donc entrer dans Sedan. J'allai avec le général à l'ambulance de la citadelle ; il n'y avait plus de place. Il y avait des ambulances dans la ville; mais, craignant de ne plus y trouver de place et redoutant la fatigue pour le général, je me rappelai que l'empereur était descendu à la sous-préfecture. Je pensai qu'il devait y avoir de la place et je me dirigeai de ce côté. En y arrivant, j'aperçus l'empereur sur le perron. Sans quitter le général, que je soutenais sur son cheval, je lui dis : " Sire, je viens vous demander l'hospitalité pour le général Margueritte, qui est grièvement blessé. — Vous faites bien, " me répondit-il, et il donna l'ordre qu'on préparât une chambre pour le général.

"La balle avait pénétré par la joue gauche et était ressortie par la joue droite, ayant une direction un peu oblique de bas en haut ; aussi la plaie de la joue gauche était plus large que celle de la joue droite. La balle avait atteint le palais, déraciné quelques grosses dents et coupé une partie de la langue.

"Au bout d'un moment, l'empereur vint voir le général ; il lui serra la main, lui dit qu'il était peiné de le voir blessé, mais qu'il espérait bien que sa blessure serait sans gravité. Le général écrivit au crayon, sur une feuille de papier que je lui présentai : *Sire, je vous remercie ; moi ce n'est rien ; mais que ce devenir l'armée que vu devenir la France ?*

"Le général Margueritte, Sedan investi, venait à tout prix en sortir. Des amis, les Doyen, lui offrirent une propriété à eux, le château de Saint-Lambert, quand, au dernier moment, on apprit que le roi de Prusse en avait fait son quartier-général. Le général pensa alors à Beaurating, en Belgique : le duc d'Ossuna donnait, apprit-il, l'hospitalité aux officiers français blessés. Le 4, on quitta Sedan. Triste voyage avec la vue d'un coin du champ de bataille et des cadavres non enterrés.

"A Bouillon, à Bièvre, les officiers belges s'empressèrent de venir offrir leurs hommages et leur sympathie au général. A Bièvre, le général Deas vint le saluer. Je me souviens qu'en quittant le général, il lui baisa respectueusement la main. Le 5, la route continua péniblement ; le général était fatigué et très faible. On arriva à Beaurating ; le duc et la duchesse absents, avaient donné l'ordre que l'on mît le château à la disposition des blessés.

"Le 6, la santé du général baissa. Le 7, il mourut.

Il nous paraît superflu d'insister sur ces phrases, que le lecteur le moins prévenu aura remarquées de lui-même : " Le même ordre nommait M. de Galliffet général de brigade. Maintenant il dormait à côté de lui, soldat d'héroïque valeur et d'intense énergie, comme s'il eût été prévu, chose étrange, comme qu'il dût le remplacer demain, comme si le destin eût doublé mon glorieux père par un égal, afin que cet autre, quand mon père tombe, prît sa place ; comme si le général Margueritte, hors de combat, ne présiderait pas moins à la bataille, puisqu'un autre, tout semblable à lui, le général de Galliffet, se dressera sur ses étriers et commandera la charge. Sommeil lourd on agité, ils dormirent côte à côte, ces deux saints. Tous deux s'aimaient et s'estimaient. Beaucoup, plus

---

FEUILLETON.

No 33 — Commencé le 17 oct.

Le Père Brasero

Par Paul Saunière.

—Suite—

—Mais elle reviendra dès que le médecin la jugera suffisamment rétablie, fit observer sa mère.

—Alors elle ne reviendra jamais, dit gravement René, car plus longtemps on la laissera dans cet exil, moins elle se remettra de la douleur qu'elle en éprouve, de l'humiliation qu'elle en ressent.

—Mais je ne te comprends pas, mon enfant ! De quelle douleur, de quelle humiliation peut-elle se plaindre ? Y a-t-il rien de plus naturel que ce que nous avons fait ?

—A ton point de vue, c'est possible, mère ; mais si tu me parlais avec la même franchise à laquelle je suis décidé, je n'aurais pas besoin de m'expliquer plus longuement pour me faire comprendre. Or, si j'affirme que Miette souffre à la fois dans son cœur et dans sa fierté, c'est que j'en ai la preuve.

—Comment ?

—Je l'ai vue aujourd'hui même.

—Oh donc ?

—Chez elle.

—Tu y es allé ? demanda madame Faucherand avec un geste d'effroi.

—Oui, mère. Or j'aime Miette, je suis aimé d'elle.

—Miséricorde s'écria la pauvre dame. —Et je viens te demander la permission de l'épouser, ajouta René avec la plus respectueuse fermeté.

La foudre tombant au milieu de la chambre, par un temps calme et un ciel sans nuage, n'aurait pas causé plus de sentiment à madame Faucherand que les paroles qui retentissaient à son oreille !

René ne perdit cependant pas contenance.

—Je ne m'attendais que trop, chère mère, reprit-il avec amertume, à ce que cette révélation, suivie d'une pareille demande, produisît sur toi l'effet dont je suis témoin. Il est certain que l'une et l'autre ont le droit de te surprendre ; mais si tu veux bien m'écouter un instant, je me fais fort de te prouver que tes appréhensions sont chimériques et que dans mon intérêt, je n'en doute pas, tu es alles chercher bien loin par la peur de le bonheur que tu avais sous la main.

—Mais, malheureux enfant, dit madame Faucherand, un peu remise de cette secousse, tu ne vois donc pas que tu renverse d'un seul coup l'édifice auquel je travaille si péniblement depuis près de trente ans !

—Je le sais, mère. Je n'ai rien oublié des tendres soins que tu as prodigués à mon enfance, des lourds sacrifices que tu t'es imposés, à l'époque où ils t'étaient le plus pénibles, pour faire de moi le peu que je suis aujourd'hui.

J'irai plus loin : je conçois les ambitions qui se sont éveillées en toi du jour où j'ai atteint le but que nous nous proposions tous les deux. Tu t'es dit certainement qu'avec mon rang d'ingénieur et la petite fortune que tu se amassée, je pouvais prétendre à ce qu'on est convenu d'appeler un "parti avantageux."

—Certes. N'est-ce pas tout naturel ?

—Je ne dis pas le contraire, mais alors par ces mots "parti avantageux" n'entendais-tu absolument qu'une femme riche ?

—Une femme peut être belle, douce, bonne et riche par-dessus le marché, répliqua madame Faucherand.

—Cela s'est vu, mais rarement. La preuve, c'est que depuis le temps que tu dois le chercher pour moi, tu ne l'as pas encore trouvé ce merle blanc des fiancées.

—Pas encore, mais....

—J'ai pourtant vingt-huit ans, s'il t'en souvient bien. Et alors j'ai aussi le droit de m'occuper un peu de mon avenir.

—Je ne te conteste pas, mon ami. Seulement, la dernière femme que j'aurais voulu pour bru est justement celle à qui tu prétends donner ta main. Tu m'avoueras que c'est dur à accepter !

—Pourquoi ?

—Parce que Miette, qui est une charmante enfant, je n'en disconviens par, n'a rien, absolument rien—pas plus un nom qu'une fortune.

—Qu'importe qu'elle ait un nom, du moment qu'elle doit porter le mien ? Et quant à la fortune, faut-il donc que cet obstacle se dresse éternellement entre le cœur et la raison ?

—Eh ! sans doute, riposta madame Faucherand. Crois-tu donc qu'en ménage on vive de l'air du temps ?

—Je n'ai pas cette absurdité.

—Alors, comment subvenir aux besoins de chaque jour avec une femme qui sera pour toi une charge bien plus qu'un soutien ? Et s'il te vient des enfants, comment les élèveras-tu ? Ah ! je sais bien que, lorsqu'on est jeune, on ne pense pas à tout cela. Mais à quoi serviront-nous, nous autres grands parents, si nous ne mettions pas à profit notre expérience pour vous ouvrir les yeux et vous signaler les dangers qui vous menacent ?

—Oh ! je ne mets en suspicion ni ton amour pour moi, ni les excellentes intentions dont tu es animée, dit le jeune ingénieur, mais il ne faut pas non plus qu'ils dépassent le but par excès de sollicitude. Dieu merci ! Je n'en suis déjà plus à redouter la misère, ni pour moi ni pour celle à qui je consacrerai ma vie. Ce n'est donc pas des premiers besoins que je dois avant tout me préoccuper : c'est de mon bonheur.

—Et moi aussi, c'est là ce qui me préoccupe ! dit sa mère en hochant sonoulement la tête.

—Si je n'en étais pas intimement persuadé, je ne te pardonnerais pas ce que tu as fait, repartit René avec animation. Or, puisque c'est vers ce but commun que nous tendons tous les deux, dis moi où j'ai quelque chance de trouver ce bonheur, si ce n'est auprès d'une femme dont j'ai pu depuis trois ans étudier les goûts et le caractère, dont je ne te défie de contester la bonté, la douceur et la beauté.

—En effet, je ne les lui conteste pas.

—Tu n'as donc à lui reprocher que son obscurité et sa pauvreté, continua René. Mais, sainte femme ! tu as passé ta vie à m'enseigner que la naissance et la richesse ne sont que des leurres trompeurs, sur lesquels la moindre des vertus l'emportent, et cent coudées ! Ton égoïsme de mère serait-il plus robuste que ta foi de chrétienne, que la simple voix de ta conscience ?

Madame Faucherand se mordit les lèvres. C'était par ses propres actions qu'elle était confondue.

—Assurément, dit-elle, je ne me dérjugerai pas. Ces principes, que je t'ai enseignés, restent profondément enracinés dans mon cœur ; mais tu sépares aussi trop radicalement la fortune des vertus dont je fais tant de cas. On tu semblas ne voir qu'incompatibilité, je vois, moi, et toi-même en as eu assez d'exemples sous les yeux, la réunion très possible des qualités de l'âme et des biens de la terre. C'est cela que je rêve pour toi, je ne m'en cache pas, c'est cela que j'ai cherché, que je veux trouver—et que je trouverai, ajouta-t-elle avec un geste d'obstination.

—Et en attendant que tu l'ales trouvé, qu'est-ce que tu feras de moi ? lui demanda-t-il froidement.

Devant cette question si simple, elle demeura tout interdite.

—Oserais-tu me pousser au libertinage ? poursuivit-il avec une logique implacable. Me conseillerais-tu d'oublier ma dignité dans les bras de la première venue ? Voyons, réponds-moi.

Elle se taisait, effrayée de se voir si bien devinée, mais n'osant pas avouer qu'elle avait eu cette pensée.

—Tu vois, reprit-il d'une voix caressante et en lui prenant la main ; où est ce qu'une maternel nous conduit ! Allons, revenons à de meilleures sentiments envers ton fils. Songe un peu plus à son bonheur et un peu moins à sa richesse. Tu ne te doutes pas, pauvre mère ! du mal que tu as déjà fait.

Si tu la voyais, cette pauvre Miette ! quel chagrement tu trouverais en elle ! Crois-moi, le meilleur, le seul moyen de la guérir de la maladie dont tu la crois atteinte, c'est de la rappeler auprès de toi. Sans cela, je t'en avertis, elle mourra.

Il avait prononcé ces mots avec une intonation si grave qu'elle tressaillit.

—Et moi-même, continua-t-il, mon silence, mes inégalités d'humeur, ma tristesse morne, mes découragements, ne t'ont-ils pas avertie déjà des souffrances que cette séparation me faisait endurer ? Je voulais étouffer mon amour, c'était mon amour qui m'étouffait. C'est ainsi que, le cœur pantelant, ne pouvant plus supporter plus longtemps ma douleur, je suis allé chez Miette aujourd'hui et je lui ai tout conté.

—Et elle t'a dit aussi qu'elle t'aimait, n'est ce pas ? demanda madame Faucherand avec un sourire ironique. Oh ! je m'en doutais bien.

—Oui, elle me l'a avoué sans effort, presque sans rougir, tant elle était aire de ma tendresse et de ma loyauté. Alors, je l'ai baisée au front et je lui ai dit : —Ta sœur ma femme.

—Ainsi, je ne suis plus rien désormais dans les décisions que tu prends ? objecta la mère irritée.

—Tu te trompes. J'ai pour toi trop d'estime et de respect pour rien faire sans ton consentement. Miette, elle-même, si obscure et simple qu'elle soit, a trop de fierté pour entrer dans notre famille par la voie des sommations respectueuses. De nous tu n'as donc rien à craindre. Si je ne t'ai rien caché, c'est afin que tu sachse que tu tiens notre sort entre tes mains. Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est que je te prie de vou sir bien répondre au plus tôt à la demande que je viens de te faire.

—Soit, dit madame Faucherand avec un peu trop de sécheresse ; mais, à mon tour, serai-je trop exigeante en te priant de m'accorder huit ou dix jours de réflexion ?

—Je n'ai rien à t'accorder, mère. Il suffit que tu exprimes un désir pour que je m'y conforme. Donc, puisque c'est aujourd'hui le 20 mai, je prendrai la liberté de te rappeler le 31 la promesse que tu as bien voulu me faire.

Elle accéda par une légère inclinaison de tête et se leva d'un mouvement saccadé.

Puis, sans ajouter un seul mot, elle descendit et alla rejoindre au magasin Clotilde, que sa longue absence commençait à étonner.

Les jours se passèrent, sans apporter aucune modification dans l'attitude réservée que gardaient toujours le fils et la mère.

René n'était pas retourné chez Miette dans la crainte de la compromettre. Quoique le temps lui parût terriblement long, il voulait attendre que les dix jours fussent écoulés, pour aller lui porter la réponse qu'il attendait avec tant d'impatience et qu'il tremblait pourtant de recevoir.

René n'avait fait part à personne, pas même à Henri, qui venait pourtant le voir presque tous les jours à son bureau, de la démarche qu'il avait faite auprès de Miette, ni de la demande qu'il avait adressée à sa mère.

Il gardait pour lui seul ce gros et lourd secret !

Mais madame Faucherand, éperdue, accablée dans ses derniers retranchements, ne voulant pas dire oui, tremblant de répondre non, ne sachant comment sortir de cette impasse, n'avait pas observé la même discrétion.

Elle avait demandé conseil à Henri, après lui avoir exprimé les craintes que cette explication lui avait causées.

Henri était lui-même fort embarrassé.

Quelle contenance garder maintenant vis-à-vis de madame Faucherand ? Prendre carrément contre elle le parti de René était dangereux. La bonne dame pouvait se fâcher tout rouge, fermer sa porte à Henri, l'empêcher par conséquent de revoir cette chère Clotilde, vers laquelle il se sentait chaque jour plus irrésistiblement entraîné.

D'un autre côté, par la générosité de son caractère, par les liens d'amitié qui l'unissaient au jeune ingénieur, il était plus disposé à le servir qu'à imaginer une combinaison nouvelle pour le détourner de son amour, quand la première avait si mal réussi.

Comment se tirer de ce mauvais pas ? Il suffisait de faire prendre patience à madame Faucherand.

—Eh bien ! lui dit-il. Puisque vous avez dix jours devant vous pour vous prononcer, rien ne presse. Voyons venir les événements et si, d'ici le 31 mai, il se produit quelque incident nouveau, nous verrons ce qu'il conviendra de faire au mieux des intérêts de René et des vôtres.

Bien que déjà, dans cette réponse, il eût fait passer les intérêts de René avant ceux de sa mère, une telle solution n'était ni chair ni poisson.

Et tout cela pour Clotilde !

Et précisément, la situation dans laquelle se trouvait son fils vis-à-vis de madame Faucherand relativement à Miette, ne laissait pas que de donner à réfléchir au jeune avocat. Car il allait se mettre vis-à-vis de son parents dans une situation absolument identique.

Clotilde non plus n'avait pas de fortune ! Clotilde non plus n'avait pas de nom ! Or du moins celui qu'elle portait n'était pas le sien.

Comment M. et madame d'Apreville accueilleraient-ils la perspective d'une telle union ? Ce n'était pas trop facile à prévoir. Ils la repousseraient énergiquement à leur tour.

Henri était donc également fort perplexe.

Depuis cinq jours, sous prétexte de se tenir au courant de ce qui se passait, il continuait à venir très régulièrement voir madame Faucherand, c'est-à-dire Clotilde, qui ne manquait pas de rougir à présent jusque dans le blanc des yeux, chaque fois qu'elle le voyait apparaître.

Mais il n'avait pas encore parlé.

La rencontre qu'il fit de Miette, le malheur qui l'avait frappée, la douleur qu'il avait lue sur son visage le remuèrent profondément. Aussi ce fut sans la moindre arrière-pensée, avec tout l'élan d'un cœur jeune et généreux qu'il promit de lui venir en aide.

C'était presque déclarer la guerre à madame Faucherand, car par les conséquences qui résulteraient probablement de ses démarches, il allait, légalement et moralement, se constituer le défenseur de l'orpheline. Cela pouvait le mener loin, l'exposer même à ne plus revoir cette chère Clotilde qu'il aimait de toute son âme.

N'importe, il n'hésita pas. Comme avocat et comme ami, son devoir était tout tracé. Il se rendit au parquet, et demanda communication des pièces concernant le vol de la rue de la Darse. —

On les lui remit. Rien ne s'élevait contre Philippe, que la terrible découverte faite en son domicile par le commissaire de police des bijoux qui avaient été dérobés.

On avait fait subir au portefaix un premier interrogatoire. Il avait nié avec énergie. A la question qu'on lui adressait :—Comment expliques-vous alors la présence dans votre secrétaire des bijoux volés ?

—Je ne me l'explique pas plus que vous, avait-il répondu. Evidemment c'est un individu qui m'en veut qui a fait le coup.

—Vous connaissez-vous un ennemi ? avait demandé le magistrat.

—Non, et c'est précisément ce qui rend pour moi le fait inexplicable.

Le juge d'instruction, incrédule par état, n'était contenté de sourire.

—C'est tout ce que vous avez à dire pour votre défense ? avait il dit encore.

—Hélas ! oui, monsieur.

Sur un signe du magistrat, deux agents en uniforme avait conduit Philippe en prison.

Henri demanda l'autorisation de commun